

réussit pas. Frappé d'une amende par ses concitoyens (1), vaincu cinq fois par Corinne (2), il se traîne aux pieds du tyran de Syracuse, redoutant sa colère, mendiant ses bienfaits et lui prodiguant en échange des louanges que dément l'histoire (3). Quelques tentatives pour repousser les traits de l'envie, en paraissant la dédaigner, le regret sincère ou affecté des jours où l'intérêt ne souillait pas le langage de la poésie (4), l'éloge de la médiocrité (5), lieux communs de tous ceux qui n'ont pu acquérir le pouvoir ni la richesse, n'ôtent point aux chants de Pindare le caractère de dépendance qui nous importune et nous afflige, au milieu des beautés dont nous sommes éblouis, et nous gémissons de voir le talent se résigner à n'occuper qu'un rang subalterne, et devenir par là même avide et flatteur.

(1) PAUSAN. IX, 20.

(2) PAUSAN. I, 8.

(3) Ce roi de Syracuse que Pindare célèbre, est Hiéron I^{er}, que tous les historiens, et notamment DIODORE de Sicile, représentent comme un mauvais prince.

(4) Isthmiques II, 15.

(5) Pythiques XI, 76.

CHAPITRE VI.

Que la même progression se fait remarquer dans les historiens.

LA progression que nous venons de remarquer dans les poètes doit exister dans les historiens, avec des symptômes différents.

Quand les poètes sentent le besoin d'épurer la religion, ils modifient les faits, les historiens modifient les causes.

Nous n'avons point d'historien grec, contemporain du polythéisme homérique. La Grèce ne comptait que des poètes, mais nous avons un historien qui correspond assez, par ses notions religieuses; avec l'époque représentée par Hésiode.

Cet historien, c'est Hérodote. Comme il est postérieur en date à Pindare, et que son polythéisme est néanmoins beaucoup moins épuré, il faut expliquer la raison de ce retard dans ses opinions, et par conséquent employer

quelques instants à considérer son caractère, ses circonstances, et l'influence de ces deux choses sur les tableaux qu'il nous a transmis.

Hérodote, homme à la fois curieux, crédule et timide, nourrissait un respect égal pour toutes les traditions et toutes les croyances, à quelque temps et à quelques peuples qu'elles appartinssent; son but, comme il nous l'apprend lui-même, était d'écrire ce qu'il avait entendu dire à chacun (1). Il paraît avoir fait, dans ce travail, abstraction complète de tout jugement individuel. Lorsqu'il ose avouer qu'une anecdote lui paraît douteuse, il ajoute avec soin qu'un autre peut-être la trouvera vraisemblable (2). Sa superstition est connue; on en rencontre des preuves à chaque page. Hippias annonce-t-il aux habitants de Corinthe qu'ils auront beaucoup à souffrir des Athéniens? nul homme, ajoute Hérodote, n'avait une connaissance plus parfaite des oracles (3).

(1) HÉROD. II, 122.

(2) HÉROD. V, 86.

(3) HÉROD. V. 96. Je n'ose contredire les oracles, et je n'approuve point que d'autres le fassent. HÉROD. VIII,

Mais Hippias, chassé avec toute sa famille par les citoyens d'Athènes, avait un intérêt manifeste à les représenter aux yeux des Corinthiens comme des ennemis dangereux. Cependant Hérodote aime mieux rendre hommage à une science surnaturelle que reconnaître le langage d'un tyran fugitif, calomniant, comme ils le font tous, ses compatriotes. Les Potidéates, assiégés par Artabaze, attribuent-ils un accident qui fit périr beaucoup de Perses à la colère de Neptune, se vengeant ainsi de ceux qui avaient insulté sa statue? Hérodote s'empresse de donner à cette explication son assentiment (1). Il pense que si aucun des vaincus, après la bataille de Platée, n'essaya de se réfugier près des autels de Cérès, c'est que la déesse leur en interdit l'entrée, parce qu'ils avaient livré aux flammes son temple d'Eleusis (2). Il ne s'exprime sur le culte et sur les fables qu'avec une terreur continuelle; il demande pardon de tout ce qu'il écrit aux dieux,

77. Preuve de la crédulité d'HÉRODOTE et de l'incrédulité naissante.

(1) HÉROD. VIII, 129.

(2) HÉROD. I, 13-14.

aux héros et aux prêtres (1); il se fait scrupule de rien omettre, de rien rejeter, de rien approfondir, de rien expliquer. Un tel historien devait confondre toutes les doctrines, sans distinguer leur date et sans remarquer leurs contradictions. Il devait être l'Hésiode de l'histoire, et il l'a été.

Nous trouvons d'abord dans ses récits le caractère des dieux homériques. Minerve emploie auprès de Jupiter les prières et les raisons (ce sont ses propres paroles), et ne peut le fléchir (2). Crésus, sur le bûcher, implore Apollon contre le malheur qui le menace, et lui rappelle ses nombreuses et riches offrandes (3). Le discours de ce prince n'est autre chose que la traduction en prose de celui de Chrysès, dans le premier livre de l'Iliade. Jupiter poursuit d'un courroux implacable les descendants de Phryxus, parce que Cytisson, son fils, délivre un malheureux que les Achéens voulaient sacrifier (4). Les dieux

(1) HÉROD. I, 66-68.

(2) Id. VII, 142.

(3) HÉROD. I, 87.

(4) HÉROD., VII, 197.

légitiment l'assassinat de Candaule par Gygès, et reçoivent les présents du meurtrier avec bienveillance (1). Ils attachent le succès des entreprises, non pas à la justice, mais à des choses indifférentes et à l'exécution de leurs ordres arbitraires; par exemple, dans la guerre des Lacédémoniens contre les Tégéates, à la translation des ossements d'Oreste à Sparte (2). Leurs oracles sont trompeurs et funestes, et les surnoms même que l'on donne à plusieurs divinités font allusion à leur perfidie. Hérodote, en rapportant ces surnoms, ne tente point de les expliquer, comme des écrivains postérieurs l'essaient. Quand il parle de Jupiter Apatenor, c'est bien Jupiter Trompeur qu'il désigne (3). Ses expressions sur la jalousie des dieux sont formelles et précises, bien que des savants modernes aient, à cet égard, voulu faire son apologie (4). Non-seulement il attribue à Solon une opinion injurieuse à la justice

(1) HÉROD. IX, 64. V. aussi VI, 27; IX, 99.

(2) HÉROD. II, 45.

(3) HÉROD. I, 147.

(4) V. la justification d'Hérodote, par l'abbé Geinoz, Mém. de l'acad. des inscrip., XIX, 163.

divine, lorsqu'il lui fait répondre à Crésus que les dieux envient le bonheur des hommes et se plaisent à le troubler (1), mais il ajoute, en son propre nom, que la colère de ces dieux éclata sur ce prince d'une manière terrible, en punition de ce qu'il s'estimait le plus heureux des mortels (2). Il revient fréquemment sur cette idée. Dieu, dans sa jalousie, dit-il, envoie aux humains des terreurs, ou les frappe d'aveuglement (3); et si la vie est assaisonnée de quelques plaisirs, c'est pour en rendre la privation plus pénible (4).

Si nous comparons à cette opinion d'Hérodote celle de Platon (5), qui dit que l'envie ne se trouve point parmi les dieux, ou celle de Plutarque (6), qui déclare la nature divine incom-

(1) HÉROD. I, 32.

(2) HÉROD. I, 34.

(3) HÉROD. VII, 10.

(4) HÉROD. VII, 46. V. Larcher, notes sur HÉROD. I, 79; et les remarques de WESSELIING et de WALKENAEH dans leur édition de l'auteur grec, sur cette jalousie des dieux.

(5) PLAT. in Phædon.

(6) PLUTARCH. « Non posse suaviter vivere, secundum Epicuri decreta. » PLUTARQUE s'élève fortement contre la

patible avec la jalousie, la crainte, la colère et la haine, ou plus tard celle d'Ammien Marcellin (1), qui regarde la chute des grands comme un acte de la justice céleste, nous ne pourrions méconnaître le changement que la progression avait amené.

Hérodote, en même temps, offre presque toujours une double explication des faits qu'il raconte. C'est une ressemblance nouvelle et frappante de cet historien avec Hésiode. Ainsi, par exemple, après nous avoir dit que Crésus fut puni par les dieux de la confiance que sa prospérité lui avait inspirée, il porta, dit-il ailleurs, la peine du crime de son aïeul, assassin de son maître légitime (2); de sorte que, dans la première hypothèse, c'est à la jalousie, dans la seconde, à la justice divine, qu'il attribue la chute de Crésus. Singulière justice; à la vérité; car ces mêmes dieux avaient ordonné aux sujets de Candaule de se soumettre

malignité d'HÉRODOTE dans ce que ce dernier dit de la jalousie des dieux.

(1) XIV, 17.

(2) HÉROD. I, 91.

à son meurtrier, qu'ils avaient de la sorte récompensé de l'attentat dont ils punissaient sa postérité (1).

Dans plusieurs récits d'Hérodote, la religion se perfectionne par le développement des idées humaines.

Tantôt les dieux reçoivent de l'homme des leçons de morale auxquelles ils sont forcés, comme par pudeur, de se conformer; tantôt ils punissent leurs adorateurs de les avoir outragés par des questions ou par des prières qui les supposaient méchants ou mercenaires.

Pactyas, Lydien révolté contre Cyrus, s'étant réfugié à Cyme, ville d'Éolie, les habitants consultèrent l'oracle des Branchides, pour savoir s'ils devaient rendre le fugitif au roi de Perse qui le réclamait. L'oracle leur ayant conseillé l'extradition de cet infortuné, un de leurs principaux citoyens, qui désapprouvait cette réponse, enleva de leurs nids les oiseaux du temple. Le dieu se plaignit avec indignation de ce qu'on maltraitait ainsi ceux qui avaient près de lui cherché un asile. Eh quoi!

(1) V. à ce sujet CICÉRON de Nat. Deor. III, 38.

répondit Aristodicus, vous protégez vos suppliants, et vous nous ordonnez de livrer les nôtres! Oui, répondit le dieu, afin qu'étant coupables d'une impiété, vous en périssez plus promptement, et ne veniez plus consulter les oracles, pour savoir s'il vous est permis de commettre un crime (1). Qui peut méconnaître ici l'amalgame de deux opinions opposées et successives? Le premier conseil de l'oracle avait été simple et positif; et, sans la ruse d'Aristodicus, les habitants de Cyme auraient suivi ce conseil barbare. La seconde réponse du dieu n'est qu'une justification tardive, devenue nécessaire, et inventée après coup.

Une autre anecdote nous montre les dieux s'améliorant par degrés, mais de manière à permettre encore aux hommes de compter sur leur vénalité et leur perfidie. Cléomène, marchant contre Argos à la tête des Spartiates, arrive sur les bords d'un fleuve, dans le territoire des Argiens. Aussitôt, conformément à l'usage, il offre des sacrifices au dieu de ce

(1) HÉROD. I, 159-160.

fleuve, pour l'engager à protéger les armes lacédémoniennes. Mais ses sacrifices sont rejetés, et il rend hommage à la loyauté du dieu qui ne veut pas trahir ses compatriotes (1). Dans ce récit, la tentative du général spartiate, pour séduire un dieu par ses sacrifices, prouve l'opinion reçue que ces moyens de séduction étaient efficaces. La résistance du dieu prouve que cette opinion commençait à s'affaiblir.

L'histoire de Glaucus est du même genre. Glaucus, consultant l'oracle de Delphes, pour savoir s'il doit rendre un dépôt qu'il a reçu sous la foi du serment, l'oracle lui représentant l'infamie du parjure, Glaucus, épouvanté, renonçant à l'iniquité qu'il méditait, mais les dieux punissant son intention seule sur sa postérité la plus reculée (2), tout cela dénote une phase de la religion où les hommes pensaient

(1) HÉROD. VI, 76.

(2) HÉROD. VI, 86. L'histoire de Glaucus, dit HÉRODOTE, prouve deux choses, l'une que les dieux punissent non-seulement les coupables, mais leurs descendants; l'autre, que l'intention est punie aussi sévèrement que l'action elle-même. C'est ce que dit plus tard Juvénal.

Has patitur poenas peccandi sola voluntas.

XIII, 199.

encore que les dieux pouvaient approuver le crime, mais où ceux-ci commençaient à s'indigner de cette supposition comme d'une insulte.

La conduite des habitants de Chio, qui ont acquis par un attentat contre l'hospitalité une petite province en Mysie annonce même un pas de plus. Ils n'osent offrir, dans les sacrifices, aucune des productions de ce territoire. Ils ne consacrent à aucun dieu les gâteaux pétris avec le blé de cette province : ils ne répandent sur la tête d'aucune victime l'orge qu'ils y recueillent. En un mot, tout ce qui provient de cette source impure est immonde et banni des temples et des lieux sacrés (1).

Hérodote subit de la sorte l'empire de l'atmosphère qui commence à l'entourer. Il se tourmente pour placer à côté des faits, malgré les traditions, quelque cause qui fasse honneur à la justice du ciel. Il se plaît à nous montrer Cléomène puni par la perte de sa raison, d'avoir dépouillé Démarate du trône, en corrompant la Pythie. Il ne veut pas qu'on assigne

(1) HÉROD. I, 160.

une autre cause à la frénésie de Cléomène (1). Les Spartiates l'attribuent, dit-il, à l'habitude qu'il avait contractée de s'enivrer chez les Scythes, mais je pense plutôt qu'il a payé cette peine à Démarate (2). Arcésilas, roi de Cyrène, reçoit la mort pour prix de sa cruauté contre des ennemis sans défense (3); Phérétime, sa mère, pour avoir vengé son fils avec trop d'inhumanité (4): tant il est certain, poursuit l'historien, que les dieux haïssent et châtent ceux qui portent trop loin leur ressentiment (5).

Ces assertions d'Hérodote portent d'autant plus clairement l'empreinte de la révolution qui s'était opérée dans les notions religieuses, qu'elles sont en contraste avec les légendes précédentes. Dans l'histoire d'Arcésilas, par exemple, ce n'est point pour avoir commis une action barbare, c'est pour n'avoir pas compris un oracle, que ce prince est l'objet

(1) V. sur cette anecdote de Cléomène, MEINERS C. G., I, 486.

(2) HÉROD. IV, 205.

(3) HÉROD. VI, 24.

(4) HÉROD. IV, 165.

(5) HÉROD. IV, 205.

de la colère des dieux (1). Hérodote lui-même le reconnaît. Il fut victime, dit-il, de sa désobéissance, ou volontaire, ou involontaire (2). Mais, après avoir payé ce tribut aux opinions antérieures, l'historien revient aux opinions de son temps, et voit de l'équité là où les générations précédentes n'apercevaient que du pouvoir.

Passons maintenant d'Hérodote aux historiens qui lui ont succédé; nous remarquerons entr'eux et lui le même intervalle qui nous a paru séparer Pindare d'Hésiode.

Parmi ces historiens nous ne placerons pas Thucydide; cet Athénien célèbre ne s'occupe presque point de la religion dans son ouvrage, et lorsqu'il en parle, c'est avec assez de mépris. Il semble avoir devancé son siècle en fait d'incrédulité.

(1) L'oracle avait défendu à Arcésilas de faire cuire les vases de terre, qu'il trouverait dans un fourneau; il mit le feu à une tour où s'étaient réfugiés quelques rebelles, et de la sorte désobéit à l'oracle sans le comprendre. Ce fait vient à l'appui de ce que nous avons dit de la nature des oracles chez les Grecs.

(2) HÉROD. VII, 197.